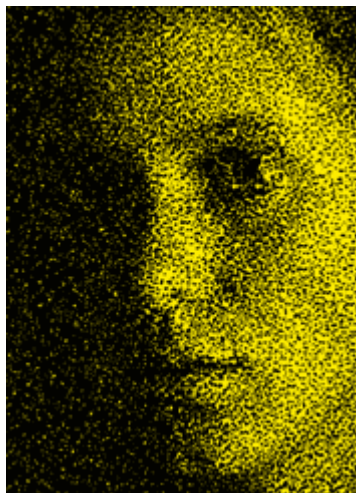


Des films

Gilles Fumey
14 août 2006

Films sans frontières à Locarno



Le Festival de Locarno

Source : [site officiel du Festival de Locarno](#)

En Suisse, pays d'ancienne pratique démocratique, les bonnes choses sont comme le chocolat : elles se partagent. C'est dans cet esprit que le festival international du film de Locarno s'est tenu pour la 59e fois à mille lieues des bulles et des paillettes de Cannes. Ici, point d'élitisme, le public n'est pas tenu à distance ni en haleine par des échos de stars se prenant les talons aiguilles dans le tapis rouge. Chaque soir, le public est invité, attendu même, sur la *Piazza Grande* de la ville, aménagée pour lui en plein air. Ils sont jusqu'à 8000 à voter sur les films qu'on leur donne à voir, souvent en première mondiale ou européenne. Un public perspicace et à la hauteur des tâches qu'on lui demande : en primant *La vie des autres*, ce remarquable film de Florian Henckel von Donnersmarck, il rend honneur au Festival. Au total, ce sont plus de 180.000 spectateurs qui assouvissent leur passion du cinéma durant les dix jours du festival... Une réussite, d'autant que les jurys cohabitent avec des centaines de professionnels qui cherchent, eux aussi, la perle rare à désigner aux amateurs sur leurs réseaux de distribution.

Cette année 2006, le nouveau directeur artistique, Frédéric Maire, un critique neuchâtelois de 45 ans qui succède à la charismatique Irene Bignardi, a voulu atténuer les frontières entre compétitions, réalisateurs confirmés comme jeunes cinéastes, " Léopards de demain ", " Cinéastes du présent ", autant de cloisons qui ne se justifiaient plus tant le numérique a banalisé la technologie cinématographique. Le public va d'un cycle à l'autre, aiguillonné par une carte libre, cette année, au Finlandais Kaurismäki qui a régalé les festivaliers avec un époustouflant *Total Balalaïka Show*, issu de ce fameux concert de 1993 où les chœurs de l'Armée rouge avaient prêté leurs voix et leurs instruments aux rockers des Leningrad Cowboys sur la place du Sénat d'Helsinki.



Le Festival de Locarno

Sources : <http://www.pardo.ch>

Plus de cent soixante-dix films sont présentés composant, entre eux, quatre-vingt-neuf combinaisons nationales, la France étant présente à elle seule dans neuf types de coproduction (dont certaines non mentionnées comme *Agua* de l'Argentine Veronica Chen) sont convaincantes de talent et d'émotion. Vingt-et-un films de quinze nations concourent pour le Léopard d'or, donnant à l'ex-station thermale et diplomatique que fut Locarno d'être, par effet de loupe cinématographique, un centre du monde. C'est surtout un maelström d'images de tous les cantons de la planète, mises en scène dans des chassés-croisés les plus surprenants : le Chili, l'Egypte, la Finlande et l'Iran, les villes italiennes comme le désert patagon, les campagnes de la Thaïlande et de la Sicile, le Viêt-Nam et la Suisse - des cultures aux antipodes - jusqu'au sein d'une même famille dans le généreux et drôle *Mon frère se marie* du Suisse J.-S. Bron. Ce brassage de destins donne une humanité en quête d'elle-même, souvent à la dérive ou en souffrance, puisant dans la géographie l'un des plus sûrs ancrages lorsque les sentiments se brouillent. Ici, une rue, une route, là un pont, un sommet (on n'échappe pas au Cervin), souvent des gares, des voitures, des avions, des coups de fil dans une humanité très turbulente, prise d'une insatiable envie de raconter, de dire, de communiquer surtout chez ceux qui sont blessés par l'existence. Mais pour notre plaisir, J. Péaquin nous a offert une petite pause, dans son Val d'Aoste où *Les délices du petit monde* seront servis par des octogénaires aimant croquer les herbes de l'alpage en omelette. Où se niche le bonheur, si ce n'est dans tous les prés du monde ?

Etre autrement, être ailleurs, incarner ses rêves, c'est ce que le cinéma contemporain raconte. Les seniors, comme on dit en *langage correct*, semblent bien, au fur et à mesure que gonflent les bataillons de retraités du *baby boom*, prendre leur revanche sur les insolences de la jeunesse et... rêver encore. La pétulante Stéphanie Glaser - qui a commencé sa carrière avec *Uli der Knecht* en 1954 ! - et son trio d'esseulées ont enflammé la *Piazza Grande* dans le film de Bettina Oberli, *Die Herbstzeitlosen* (*Les colchiques* ou *Fleurs d'automne*). Ici, à Trub dans l'Emmental, vallée alpine de décor "heidien", quatre vieilles dames deviennent indignes aux yeux d'une paisible société villageoise. Et les mamies qu'on croirait les plus conservatrices vont se révéler les plus féroces contre le prurit blochérien qui mine la Suisse et les sociétés d'opulence. Du reste, les partis populistes ont du souci à se faire car on ne rêve que de l'ailleurs au cinéma, on n'a de salut que dans le passage des frontières du temps et de l'espace : le héros d'Enrico Pau (*Jimmy delle Collina*) rêve d'émigrer au Mexique, tout comme Taisto Kasurinen dans *Ariel* de Kaurismäki, alors que les Mexicains rêvent des Etats-Unis...

C'est ainsi que la Grand'Place devient le lieu d'un petit monde d'ambitions, de fantasmes, de grandeur. Sur le grand écran, c'est l'épopée, la cavalcade, le grand show, le spectacle le plus enlevé pour soulever les foules avec l'émotion des grandes causes. Contre le réchauffement planétaire, Al Gore dans *An inconvenient Truth* (*Une vérité qui dérange*) de Davis Guggenheim qui nous fait la leçon avec des cartes de géographie, comme au temps de Giscard

au coin du feu. C'est Michael Mann qui lance ses bolides et ses héros (Colin Farrell et Jamie Foxx) contre la drogue dans un *Miami Vice* tourbillonnant entre champs de coca colombiens et bas-fonds de la plaque tournante floridienne (voir notre critique sur le site). Quitte à ce que les claquements et les pétarades de l'interminable fusillade finale déclenche quelques éclats de rire sur la place... C'est surtout *Nomad*, production hollywoodienne du russe Serge Bodrov et du tchèque Ivan Passer, concourant sous la bannière du... Kazakhstan, qui nous enrôle dans le passé des tueurs héroïsés de la steppe, mânes de Genghis Khan en charge de reconstruire ce qui fut l'identité nationale de ces peuples appelés autrefois " barbares ". C'est encore *Severance* du grand adepte britannique des thrillers psychologiques, Christopher Smith, qui mène la traque à mort par des fous de guerre aux troussees de six employés marchands d'armes en Transylvanie.

Mais la sélection de Frédéric Maire est surtout celle d'une quête des individus sur eux-mêmes. A Locarno, on navigue souvent dans les eaux troubles de la sexualité, de la douleur - y compris la plus " noble " comme celle des *Fragments sur la grâce* de Vincent Dieutre enquêtant sur le jansénisme de Port-Royal -, de toutes les violences avec Pierre Gang (*Black eyed dog*) ou des souffrances de la solitude de Sébastien Betbeder (*Les mains d'Andrea*). Jusque dans une géographie intime des corps, on peut suivre Raphaël Sibilla (*No Body is perfect*) qui a travaillé pendant sept ans au Brésil, au Japon et dans d'autres pays, à explorer les ressorts les plus secrets du plaisir menant des hommes et des femmes jusqu'à la mutilation. Plus prosaïquement, le réalisateur chilien Oscar Cardenas se focalise sur le désespoir, la rage (en espagnol, *Rabia*) d'une jeune fille au chômage : ici, juste des temps morts, de l'attente, des pas perdus, du " non dit " à l'instar de ce qu'avait écrit Claude Simon d'une rencontre de prix Nobel au Kremlin, dans *L'invitation*.

Ces frontières intérieures sont souvent visibles dans les paysages qui ne laissent insensibles aucun géographe. C'est un désert qui ouvre *Agua* de V. Chen, dédié à l'eau qui engloutit les rêves de ceux qui veulent être des champions. Car si Goyo et Chino, les deux nageurs de Santa-Fe Coronda cherchent leurs limites physiques, c'est bien dans leur impossibilité de communiquer, de s'ouvrir au monde dont le désert est la métaphore, le bruit de l'eau dans le corps de nageurs qui envahit toute leur sensibilité extérieure pendant les épreuves. Dans *Dies d'Agost (Jours d'août)*, Marc Recha est sans concession sur une Catalogne chauffée à blanc, râpeuse au milieu d'une improbable forêt-galerie au goût de paradis perdu. Les fantômes de la guerre civile rôdent encore et y brûlent la terre. Ce sont les paysages urbains grisailleux du Green Lane de Londres dans le conte de Rankin et Chris Cottam, *The lives of the Saints*, qui rendent l'enfant prodige encore plus providentiel dans ce monde de brutes solitaires et égoïstes. A Tbilissi, Dito Tsintsadze a tourné une capitale géorgienne (*Der Mann von der Botschaft*) qui menace de ruine pour mieux faire ressortir l'amitié entre le fonctionnaire de l'ambassade et un adolescent. Et quand l'Iranien Saman Salour (*Chand kilo khorma baraye marassem-e tadfin*) enveloppe d'amour une histoire ordinaire et cruelle de personnages maladroits, drôles, vivant dans une station service qui meurt faute de clients, c'est de neige qu'il couvre la steppe entre Téhéran et Boroujerd. Dans son film en noir et blanc, il efface toute la rudesse du lieu qu'il donne en écrin au rêve de Yadi, amoureux d'une inconnue. Enfin, Michael Mann sera-t-il pardonné par les Genevois d'avoir bravé l'anachronisme d'une rue volée à une bourgade d'Amérique latine pour signifier l'action sur les bords du Léman ? Les paysages ne sont pas interchangeable, même au cinéma.

Le célèbre géopoliticien Yves Lacoste, passionné de paysages, n'en aurait pas moins remarqué la forte prégnance géopolitique du cinéma à Locarno. Au carrefour de trois cultures linguistiques, la ville a une ambition internationale juste et fondée. La sélection de Frédéric

Maire donne un message clair que les films traduisent avec justesse. *La Liste de Carla*, documentaire de Marcel Schüpbach (voir la critique de Nicolas Bauche sur ce site), a projeté Locarno dans le chaudron de la politique internationale. Bien qu'elle s'en défende, Carla del Ponte, procureur du Tribunal pénal international de La Haye pour l'ex-Yougoslavie, est ravie de l'impact de son film. Vincenzo Bugno, responsable d'*Opens Doors* au festival ouvre ses écrans à l'Asie du Sud-Est dont la production multiethnique de la Malaisie, Singapour, Thaïlande et Indonésie. Tandis qu'à l'Est, le nouveau vient de Bosnie, de Slovénie, de Serbie, du Monténégro, de Macédoine jusqu'au Liban et en Palestine où la moisson de films dans les écoles de cinéma a duré deux ans : partout, ici, on traduit la vie quotidienne comme la matrice d'un grand rêve qui permettra peut-être, un jour, d'échapper à l'histoire.

Le temps de son festival, mais toute l'année qui le précède, Locarno est bien un terrain miné pour qui voudrait un monde limité et balisé, tranquille. Sans frontières, telle est l'ambition du festival qui rejoint celle du cinéma en son essence-même.

Gilles Fumey (Université Paris-Sorbonne)

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net